

s'assoit tout frémissant au pied de l'âtre qui fumait encore ; mais de nouveaux bruits au-delors détournèrent son agitation. Il entendit encore des cris, puis un bruit de gens qui couraient, puis enfin sa porte et son volet qui tremblaient sous les coups, et des voix qui appelaient :

— Jean ! Jean ! viens çà, Jean ! ouvre !

Jean courut entr'ouvrir le volet en disant d'un ton d'humeur :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Les voix confuses lui répondirent :

— Bourbotte ! Bourbotte est par ici en déroute ! On l'a perdu de vue là contre ! Hardi, Jean ! ouvre donc !

Jean ouvrit la porte et dix ou douze gars tout échauffés se précipitèrent à la fois dans la maison, lui contèrent qu'on avait détruit un parti de bleus, où ils avaient reconnu le scélérat, qu'ils le poursuivaient et qu'il avait disparu près de là.

— Mais qu'as-tu donc, Jean ? interrompit un des paysans, comme tu trembles !

— Tiens, s'écria Jean, vous me parlez de ce brigand-là, et vous voulez que j'écoute tranquillement !

— Viens donc, il n'est pas à vingt pas d'ici ; tu ne serais pas fâché de le tuer de ta main.

— Mais, dit Jean avec une simplicité bien jouée, êtes-vous bien sûrs que ce soit lui ?

— Si nous sommes sûrs ? Bourbotte ! le scélérat ! il n'y a point à dix lieues un enfant capable de s'y tromper ! On l'a tiré sept à huit fois tout à l'heure ! et si par bonheur j'avais eu le temps de recharger, il était couché parmi les genêts.

Les autres interrompirent pour presser Jean de les suivre, mais celui-ci répliquait :

— Je ne puis pas quitter la maison sur le soir.

— Jean, dit le premier avec feu, n'est-ce point sur le soir que le brigand Bourbotte a massacré tes femmes et brûlé ta maison ? Il faudrait donc que tu n'eusses plus de cœur dans le ventre pour manquer l'occasion de rendre honneur à tes parents.

Jean fixa ses yeux étincelants sur celui qui parlait sans dire une parole.

— Car, vois-tu bien, reprit le jeune homme, à ta place, je voudrais le massacrer dix fois pour le mal qu'il a fait dans le pays...

Une plainte étouffée partit de l'étable.

— Ecoute un peu ! dirent les gars. Qu'est-ce qu'il peut y avoir là ?

Jean fit mine d'écouter, et dit d'un ton farouche :

— C'est ma petite sœur qui geint en dormant. Elle est couchée là tout contre.

Ce mot suffit si bien qu'un des paysans s'écria avec impatience :

— Pendant ce temps, le brigand s'échappe. Dépêchons, Jean a raison, il ne peut pas quitter sa sœur, puisqu'il est seul à la garder. Nous n'avons pas besoin de lui.

— C'est vrai, c'est vrai ! dirent les autres.

— Et puis voyez-vous, dit Jean en faisant effort pour assurer sa voix, ma pauvre femme de mère, au moment de mourir, a bien voulu qu'il soit pardonné. C'est ce qui me retient. Et, comme dit M. le curé, je suis le père de Marie, à présent.

— Tiens, dit le premier, tu as raison ; je retire ce que j'ai dit. Mais je me charge de ton affaire, et si je le trouve...

Sa phrase se perdit dans un roulement de menaces.

— Dans tous les cas, dit Jean en les poussant vers la porte, il ne peut pas vous

échapper, il s'en est enfui sûrement par le bois.

Les paysans, parlant confusément, s'éloignèrent. Jean demeura sur la porte, et quand le bruit se fut perdu, il revint au coin de l'âtre, remit de l'huile dans sa lampe, et se laissa tomber sur une chaise, la tête penchée dans ses mains.

Bientôt il se leva pour aller chercher le lit de sa sœur, comme si ce monstre allait empoisonner l'air que respirait l'enfant endormie ; peut-être aussi d'horribles soupçons lui venaient-ils en tête. Mais quand il fallut pénétrer dans l'étable la force lui manqua ; il fit pourtant un effort, et revint portant Marie dans ses bras ; il avait vu, dans l'ombre, l'homme couché à la même place. La vue de ce misérable, de cette enfant, les souvenirs qui renaissaient partout dans cette maison, rallumèrent toute la rage de ce pauvre Jean.

Il saisissait son fusil, se levait en sursaut pour courir à l'étable, et s'accrochait de ses mains crispées à la muraille, comme pour se retenir ; puis, il tombait à genoux, et remettait son arme en place. Cette cruelle nuit s'écoula ainsi.

Enfin, pour apaiser sa fièvre, et respirer un peu d'air, il alla ouvrir le volet, et voyant le ciel qui blanchissait, poussa un cri de soulagement. L'enfant, à demi-réveillée, balbutia quelques plaintes, il la laissa se rendormir, puis il ouvrit la porte et s'avança vers l'étable.

— Pars ! s'écria-t-il d'une voix rauque ; va-t-en comme je t'ai dit, ou je te tue.

L'homme sortit en rampant, et s'élança dehors.

— A gauche, lui dit Jean, et que Dieu te garde à présent !

Il se rejeta promptement en arrière et ferma sa porte.

La guerre était finie, et de longues années avaient passé sur ces événements, quand Jean Réveillère osa dire à ses amis du voisinage que Bourbotte était caché chez lui le soir même qu'ils le poursuivaient.

Sa sœur était alors mariée. Lui-même avait femme et enfants, et sa maison, comme il le disait, depuis cette année 1793, semblait comblée de bénédictions.

Et quand on s'émerveillait de son aventure avec ce trop fameux Bourbotte :

— Que voulez-vous ? disait-il, ne valait-il pas mieux qu'il se fit pendre ailleurs ? Un an après, il a eu la tête coupée sur une place publique.

En effet, Bourbotte périt sur l'échafaud après thermidor.

Un dimanche, au milieu d'un bourg, on me fit voir un paysan vénérable, à longs cheveux blancs, qui passait à cheval ; c'était Jean Réveillère, et l'on me raconta à cette occasion les détails que je viens d'écrire.

Cet honnête homme est mort depuis quelques années. Il laisse des fils qui sont fiers de son nom et voudront bien me pardonner, j'espère, d'avoir publié ce trait héroïque.

EDOUARD OURLIAC.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

PREUVE DE L'INSENESCENCE DE SENS INTIME DE L'HOMME, etc., par le professeur Lordat, de la Faculté de Montpellier. (Un vol. in 8° de 2 à 400 pages.)

Ce livre, l'un des plus remarquables qui aient paru pendant ces dernières années, a pour but de ramener la physiologie de l'homme à ces véritables principes, de soustraire à l'in-

fluence du matérialisme la pratique et la théorie de l'art médical, et de fournir en même temps à la philosophie de nouvelles raisons positives, incontestables, en faveur de l'immortalité de l'âme.

Suivant Hippocrate, il y a dans l'homme trois éléments de différente nature, savoir : un *agrégat matériel*, une *force vitale*, et un *principe de l'intelligence et de la pensée*. Cette doctrine, professée par l'école de Montpellier, est celle que M. Lordat adopte dans son livre.

La vie humaine, au point de vue des naturalistes, est un phénomène temporaire qui consiste dans la formation, l'accroissement, le décroissement et la dissolution d'un *agrégat mixte*.

Il n'est pas, certes, bien nécessaire de posséder au plus degré le génie de l'analyse et de l'observation, ni même d'avoir acquis de vastes connaissances, pour distinguer parfaitement dans l'homme deux éléments qui, bien qu'unis l'un à l'autre par des liens mystérieux, incompréhensibles, sont néanmoins incommensurables entr'eux : l'un est cette substance *matérielle*, c'est-à-dire palpable, impénétrable, soumise aux lois de la composition et de la décomposition chimiques, dont se compose notre machine ; l'autre cette puissance *vitale*, cette essence spirituelle, ce principe du sentiment et de la pensée, qui n'est point du ressort de la chimie, et qui n'a nul rapport appréciable avec les phénomènes de la physique.

Mais il ne faut pas confondre la vie purement organique, la *force* qui, dans tout être organisé, anime, à divers degrés, la machine vivante, avec le principe de l'intelligence et de la volonté. Ces deux causes ne sont pas du même ordre ; elles diffèrent l'une et l'autre et par leur mode d'action et par les effets qu'elles produisent.

L'agrégat matériel et la puissance vitale qui l'anime commencent par un *infinitement petit*, à peine distinct du néant. Ils croissent ensemble progressivement jusqu'à un certain terme qui, selon M. Lordat, est environ l'âge de 40 ans. Passé ce terme, la puissance vitale commence à s'affaiblir ; elle décroît par degrés à peu près égaux à ceux qui avaient marqué son accroissement, et en même temps, l'agrégat matériel s'altère et se dégrade proportionnellement à la diminution de la force organique.

Enfin, quand cette force est totalement épuisée, le corps, la machine matérielle, bien qu'en état souvent de fonctionner encore si elle n'était pas soustraite à l'influence de la vie, se disloque rapidement. Ses différentes pièces se séparent, se décomposent, changent de forme et de propriétés, et leurs éléments, recueillis dans le grand laboratoire de la nature, y sont employés à d'autres combinaisons.

La vie humaine, considérée dans sa marche régulière, et seulement sous le rapport zoologique, se divise donc en deux périodes à peu près égales, l'une *croissante* et l'autre *décroissante*. De même que dans la durée du jour, le soleil, parti d'un point de l'horizon, s'élève par degrés, arrive au méridien, et commence aussitôt à descendre pour aller disparaître à un autre point de l'horizon : ainsi, la puissance qui constitue la vie purement organique naît, grandit, se développe, et à peine arrivée à son point culminant, elle décline, elle va diminuant toujours par degrés plus ou moins sensibles, jusqu'au moment où elle s'éteint.

Telle n'est point, à beaucoup près, la marche du principe de l'intelligence et de la pensée. En premier lieu ce principe ne se révèle par aucun signe appréciable ni dans le fœtus